

La culture m'a appris

Naïm Kattan

Les enseignements de la culture
Number 200, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18819ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2005). La culture m'a appris. *Spirale*, (200), 91–93.

LA CULTURE M'A APPRIS

IL Y A UNE vingtaine d'années, j'ai assisté dans mes fonctions de chef du Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts du Canada à un débat à la fois personnel et institutionnel à propos des cours de création littéraire. Mon poste m'empêchait de prendre part au débat. Deux professeurs représentaient les deux universités de Vancouver. Warren Tallman enseignait la littérature à l'Université de Colombie-Britannique. C'était un grand découvreur de jeunes écrivains et surtout de poètes, qu'il soutenait de ses conseils tout en leur dispensant un enseignement de la littérature. Il était convaincu qu'on n'apprend pas l'écriture même si l'écrivain se nourrit des textes de ses aînés et, bien sûr, des classiques. Un travail long, minutieux et rigoureux. De l'autre côté : Earle Birney, poète, romancier, parmi les plus importants, qui soutenait que l'on pouvait apprendre l'écriture. Il donnait à l'Université Simon Fraser des cours de création littéraire dont il n'existait pas d'équivalent à l'Université de Colombie-Britannique. Dans cette dernière, George Woodcock, important poète et essayiste, occupait un poste de professeur qu'il consacrait entièrement à la publication d'une grande revue de critique littéraire : *Canadian Literature*. Il croyait à la liberté mais aussi à la responsabilité du critique et publiait des articles en anglais et en français sur les écrivains du Canada. Lui aussi soutenait que l'on ne peut pas enseigner la création. Ayant moi-même donné des cours au Département d'études littéraires de l'UQAM après avoir quitté le Conseil des arts, le débat demeure ouvert pour moi.

L'un des buts de l'enseignement de la littérature est de former des lecteurs auxquels les poètes et les romanciers ouvrent les portes de la connaissance et de l'humain. On pourrait étendre le rôle de l'enseignement à tous les arts : la musique, la peinture, l'architecture... Cependant, une personne instruite n'est pas nécessairement porteuse de culture. L'instruction peut constituer un passage vers la culture, être l'une de ses dimensions. Si l'école ouvre la porte de la culture, elle ne la livre pas. Car celle-ci exige de la part du récepteur un choix, une volonté dont le point de départ peut être un don, une disposition, voire un rêve qui se muent en un projet de vie. Certains peuvent se contenter d'admirer la culture, d'en apprécier les produits sans y prendre part. Or, si la culture ne s'enseigne pas, elle peut offrir un enseignement. Dans ce domaine, chaque cas est particulier et lié aux circonstances. Je voudrais faire part du mien.

Culture et couleur

À dix-huit ans, j'ai quitté mon Bagdad natal afin de poursuivre mes études à Paris, à la Sorbonne. J'étais alors un jeune écrivain de langue arabe. Au cours des sept années passées à Paris, j'ai continué à écrire en arabe, notamment comme correspondant d'un quotidien irakien mais, ayant découvert l'Occident, j'en entreprenais ardemment l'exploration. J'allais d'un choc à un étonnement. J'ai mis des années à intégrer mes découvertes tout en tentant de ne point nier ni même d'oblitérer les empreintes de ma terre de naissance. Pour moi, la culture était une porte ouverte, le passage d'un monde à un autre, d'une vie à une autre. Ainsi, par exemple, ma première réaction à une certaine peinture occidentale est indélébile. L'aventure eut lieu au Rijksmuseum à Amsterdam. Devant moi se déployaient Rembrandt, ses autoportraits, sa fiancée juive, son veilleur de nuit. J'étais là, imprégné de l'art de mon pays, celui des Sumériens, des Babyloniens, des Arabes, témoin aussi des tentatives de mes amis peintres. À Amsterdam, j'ai senti comme jamais auparavant, la présence du désert, du soleil dans ma vision du monde extérieur, pour ne pas parler de la nature. Les peuples anciens élevaient des statues, érigeaient des jardins suspendus pour affronter, sinon contrer, une terre brûlée par un implacable soleil. Mes amis peintres inventaient des couleurs qu'on ne percevait pas, les empruntant souvent à des peintres occidentaux qu'ils découvraient à travers des reproductions.

Rembrandt étalait des couleurs inconnues pour moi, que je percevais, en quittant le musée, dans un ciel gris, couvert, pluvieux. J'absorbais ce ciel comme une substance vitale, avec le sentiment que cette nature, en dépit de ses intempéries, n'était point hostile, qu'elle me donnait un libre accès à ses nuances et, d'abord, à la couleur. Voici un peintre qui vivait la couleur et qui, par conséquent, la réinventait. J'ai poursuivi mon itinéraire allant de Ruysdael à Van Dijk, de Vermeer à Franz Hals. J'étais dans un ailleurs et pourtant j'étais chez moi. Cette culture inconnue était en train de devenir la mienne, un billet d'entrée dans le monde de la nature. Je regarderai désormais réellement, comme pour la première fois, les fleurs et les arbres, la mer et les rivages. Tout au long des années, chaque ville que je visite m'apprend un nouveau rapport avec le réel, un réel multiple, divers, riche et, dans un retour en esprit à mon désert natal, me ramène au fleuve qui l'imprégnait et que je chercherai constamment partout, dans chaque ville. Une nature autre m'a fait redécouvrir en pensée celle de mon enfance.

Sons et mets de l'Occident

J'ai eu plus de mal avec les sons de l'Occident et mis plus de temps pour être en mesure d'écouter sa musique. J'allais au concert, m'astreignais à suivre les mélodies étranges de Mozart, de Beethoven. Leurs modulations m'échappaient et, en dépit de mes efforts de concentration, je ne parvenais pas à les suivre, jusqu'au moment, après des mois, des années, où je n'ai plus cherché à y retrouver les harmonies de mon enfance. J'étais dans un monde qui m'introduisait à une abstraction donnant naissance à des mélodies qui ne colent pas à la peau mais nient la lassitude et la monotonie. Il m'arrive encore aujourd'hui, en écoutant les notes du *oud* de mon enfance d'y déceler des harmoniques d'un Bach d'Orient.

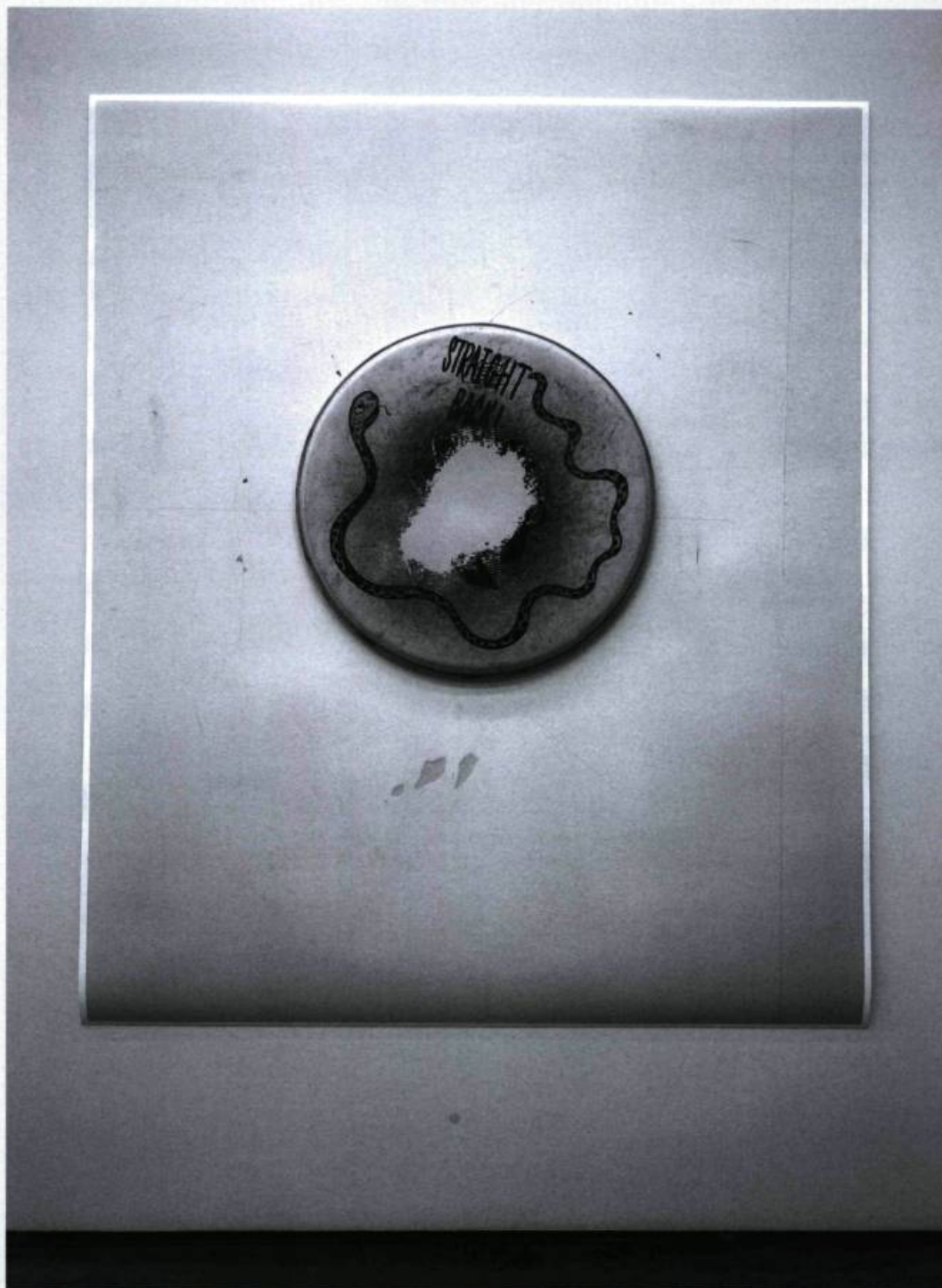
De passage en Chine, j'ai écouté une musique d'un autre ailleurs et, ayant appris le passage d'une gamme à une autre, je m'en suis imprégné. Appréhendant, dans un autre Orient, un autre rapport au monde, au réel, une culture inconnue me semblait soudain accessible car j'ai appris à écouter une autre dimension de l'homme que la mienne.

La grande aventure pour moi demeure le mot. En changeant de langue, j'ai dû accepter, comme écrivain, quinze, vingt ans de silence avant d'apprivoiser d'autres mots et de les faire miens. Ainsi, le français est devenu pour moi la porte d'entrée dans le monde. Cela n'a pas étanché ma soif d'autres vocables : l'italien, le hollandais, le portugais, sans parler de l'anglais et de l'hébreu. Aujourd'hui, je me présente au monde avec des mots d'emprunt qui sont devenus ma marque. Le français est la langue d'une deuxième naissance, avec laquelle je me bats comme n'importe quel écrivain qui se bat avec sa langue.

J'ai cherché dans les langues étrangères la route que chaque écrivain parcourt dans sa langue pour découvrir et exprimer un sens, une sensation fût-elle brute, une émotion naissante ou une réflexion encore confuse. Les itinéraires se ressemblent, mais les chemins sont innombrables. Sans les nier, je n'écris plus les mots arabes, cherchant à ne pas les mêler à ceux que j'ai acquis. Les cultures sont autonomes et c'est par leur différence qu'elles communiquent et se rejoignent sans concurrence et sans négation. Celui qui change de culture ne peut en ignorer aucune.

Oui, la culture nous enseigne un monde perpétuellement en mouvement, à condition qu'on cherche humblement, patiemment à l'intégrer à notre être en le réinventant. La culture nous apprend à vivre le réel dans sa diversité et la multiplicité de sa plénitude.

Naim Kattan



Pascal Grandmaison, *Manner 08*, 2003, épreuve numérique, impression au jet d'encre sur base de polypropylène, 152,4 × 177,8 cm. Courtoisie de la galerie René Blouin

« Dans [la] série de photographies couleur qui figure dans ce portfolio (*Manner*, 2003), l'artiste a photographié en plan rapproché des peaux de tambours, ou de *drums*, comme on dit couramment. Grandmaison me confiait qu'il percevait ces surfaces circulaires comme des objets de compulsion. Les effets répétés des coups de baguettes finissent à la longue par produire sur ces surfaces très lisses des compositions abstraites, sorte de portraits musicaux involontaires qui traduisent mieux que n'importe quelle image la personnalité du batteur. Les signes, stries et autres marques qui s'inscrivent progressivement sur ces peaux synthétiques ne font pas qu'exprimer toute la fougue et l'énergie déployées par le joueur de batterie, ils se présentent comme un processus de stratification des gestes répétés moult fois. En ce sens, ces étranges petites planètes noires ou beiges, sales ou trouées, ornées d'autocollants ou de graffitis, sont des accumulateurs d'intensités » (Jean-Claude Rochefort, « Pascal Grandmaison : peaux compulsives », présentation du portfolio de Pascal Grandmaison).



Diane Borsato, extrait de *Choses chaudes à mâcher pour les morts*, 2003-2004, impression au jet d'encre sur papier archive, 58,5 × 71,2 cm

« Si vous étiez froid et sec et mort depuis très longtemps, il me semble probable que la chaleur et la succulence de ce qu'on trouve dans les boulangeries, les pâtisseries et les restaurants vous manqueraient. Je me suis rendue sur plusieurs vieilles tombes afin d'y déposer, à l'intention des morts, des choses chaudes à mâcher » (Diane Borsato, portfolio).

SPIRALE N° 198